

## Sauve qui peut (la guerre) *The Thin Red Line* de Terrence Malick

André Lavoie

Volume 17, numéro 4, hiver–printemps 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34375ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavoie, A. (1999). Compte rendu de [Sauve qui peut (la guerre) / *The Thin Red Line* de Terrence Malick]. *Ciné-Bulles*, 17(4), 34–35.

## Sauve qui peut

PAR ANDRÉ LAVOIE

### (la guerre)

Lorsque la Twentieth Century Fox s'est penchée sur le «cas» promotionnel du tout dernier film de Terrence Malick, **The Thin Red Line**, les «marketeurs» se sont drôlement cassé la tête. Comment réussir à «vendre» une œuvre aussi singulière? Plusieurs la voyaient uniquement destinée au circuit *art house*, mais Hollywood n'a pas les moyens, et surtout le courage, de mettre en marche des productions de 55 millions de dollars pour faire planer les étudiants des campus universitaires. Faut-il mettre l'accent sur les nombreuses vedettes qui se bousculent sur l'affiche, surtout que certaines d'entre elles attirent les foules (John Travolta) ou excitent les midinettes (George Clooney)? Les deux stars en question devront se contenter d'une seule scène et ni l'un ni l'autre ne seront éblouissants. Ils ont offert de leur précieux temps d'abord et avant tout pour le grand respect (et tout le prestige d'un tel compagnonnage...) qu'ils ont pour Malick, un des cinéastes les plus talentueux et les plus

énigmatiques du cinéma américain. Même si **The Thin Red Line** a bénéficié d'une réception critique enthousiaste et d'un relatif succès en salles, il est quasi impossible de prévoir le prochain sursaut de créativité du réalisateur: bien des vedettes n'ont pris aucune chance et ont sauté dans le train en marche.

Cette crainte de ne pas «passer à l'Histoire», du moins celle du cinéma, s'explique aisément lorsqu'on examine la curieuse filmographie de Malick, qui ne compte que 3 films en près de 26 ans de «carrière». Il signe d'abord un premier essai percutant, **Badlands** (1974), sorte de **Bonnie and Clyde** à l'état brut, un regard presque clinique sur un couple dépareillé qui tue sans remords de conscience mais surtout sans véritable motif. Alors que l'on croit souvent que Brian De Palma l'a «mise au monde» dans **Carrie** en 1976, Sissy Spacek fit ses véritables débuts aux côtés de Martin Sheen dans ce film tourné avec trois fois rien mais avec les paysages désertiques du Midwest en prime. De son côté, toujours dans les années 70, Richard Gere doit la confirmation de son statut de star au magnifique **Days of Heaven** (1978), qui demeurera sans doute l'œuvre ultime du cinéaste et l'un des plus admirables travail photographique de Nestor Almendros, qui compte pourtant bien d'autres grandes réussites.

Si Richard Gere ne se retrouve pas parmi la prestigieuse distribution de **The Thin Red Line**, ce n'est pas tant que l'espace manquait mais les rapports houleux de l'acteur avec le réalisateur sur le plateau de **Days of Heaven** font aussi partie de la légende. Cette guerre ouverte n'est qu'une des nombreuses histoires qui entourent Terrence Malick, un homme aussi exigeant que secret qui, à l'image du regretté Stanley Kubrick, fuit les mondanités, refuse toute entrevue, n'accepte aucune concession et ne tourne jamais pour le simple plaisir de tourner. Son silence cinématographique aura duré près de 20 ans même s'il n'a jamais complètement quitté le monde du cinéma, poursuivant un travail pas



Ben Chaplin, John Cusack et Jim Caviezel dans **The Thin Red Line** de Terrence Malick  
(Photo: Merie W. Wallace)

## The Thin Red Line

très percutant de scénariste. À la fin des années 80, Malick menait deux projets de front, une adaptation du *Tartuffe* de Molière(!) et une autre d'un roman de James Jones, *The Thin Red Line*, auteur également de *From Here to Eternity* et dont le récit autobiographique de sa fille Kaylie, *A Soldier's Daughter Never Cries*, qui évoque la période parisienne du romancier, vient d'être porté à l'écran par James Ivory. Les producteurs ont finalement convaincu Malick de réaliser lui-même sa version cinématographique du roman de Jones. Il y a de quoi frémir à l'idée qu'un Oliver Stone ou un Brian De Palma puisse avoir eu l'envie de s'emparer d'un tel scénario.

Qu'auraient-ils pu apporter de plus, et surtout de mieux, à cette histoire de guerre qui n'en est pas vraiment une, sorte d'anti-*Saving Private Ryan* où le patriotisme américain se voit quelque peu écorché et la détermination de ses gardiens, passablement chambranlante? C'est sans doute la première chose que l'on remarque de ce film étonnant qui défie bien des règles du classicisme hollywoodien. Aucun des personnages de *The Thin Red Line* n'est véritablement le porte-étendard d'une quelconque fierté débiliteuse qui stimule à tuer l'ennemi pour imposer un rêve tournant parfois au cauchemar. Il y a peut-être le lieutenant Tall (Nick Nolte, survolté), mais son fanatisme et sa détermination suicidaire en font un maître sans véritable disciple tant ses compagnons d'armes affichent lucidité, tristesse et désarroi.

C'est que tout ne va pas pour le mieux sur l'île de Guadalcanal en août 1942, pas très loin de la Nouvelle-Guinée. Les Américains tentent de reprendre ce territoire aux mains des Japonais et ils font face, on s'en doute, à un ennemi redoutable, efficace et tapi dans l'ombre pour mieux frapper, bien souvent au pire moment. Ce bataillon n'est pas composé d'un chef charismatique et d'une bande de moutons sans cervelle. Malick crée une véritable mosaïque, juxtaposant fragments de souvenirs et pensées morbides d'une dizaine de personnages qui subissent cette guerre comme une véritable tragédie grecque où l'issue finale ne peut qu'être la mort. On tente par tous les moyens de lui faire échec mais avec un succès mitigé: le capitaine Staros (Elias Koteas, admirable de sobriété) s'oppose aux ordres du lieutenant Tall de peur de voir sa troupe décimée par les Japonais, le soldat Witt (Jim Caviezel) semble se foutre totalement de la discipline militaire, son camarade Bell (Ben Chaplin) n'est habité que

par le souvenir de sa femme — des images d'une élégance rare —, ce qui rendra la nouvelle de l'infidélité de celle-ci plus cruelle encore. Et que dire du cynisme du sergent Welsh (Sean Penn, toujours aussi mauvais garçon) ou du silence honteux du capitaine Gaff (John Cusack) au sujet d'une attaque dont la conclusion victorieuse ne lui revient pas entièrement?

On ne froissera pas Terrence Malick en affirmant qu'il poursuit une œuvre qui s'enracine encore dans les années 70, célébrant la détresse et le désenchantement, prenant le contre-pied du discours patriotique *yankee* et de la valorisation bête de l'héroïsme kamikaze pour se pencher sur des hommes qui ne sont que des hommes avant d'être des soldats ou des machines à tuer. Tout comme la guerre du Vietnam pour Francis Ford Coppola dans *Apocalypse Now*, Malick se préoccupe moins de faits historiques que de mise en scène, cherchant davantage la métaphore que l'exactitude, s'inspirant du travail d'un romancier (Joseph Conrad pour Coppola, James Jones pour Malick) afin de restituer l'essence de cet univers sombre et douloureux. Fidèle à son habitude, il en profite, une fois de plus, pour faire de la nature l'un des personnages du film, ayant le culot de démarrer *The Thin Red Line* avec la longue escapade idyllique de deux soldats auprès d'un petit groupe d'aborigènes, s'attardant sur des animaux exotiques, des plantes tropicales, bref, la douceur de vivre au milieu du chaos.

Comme toujours chez Malick, la voix off accapare une grande place — certains diront démesurée — permettant à tous ces personnages, d'importance à peu près égale, de nous livrer un point de vue fragmenté et teinté d'angoisse sur une expérience qui semble être tout sauf grisante ou épique. Même la caméra épouse la dimension triviale, «terre-à-terre» de l'aventure, souvent «à hauteur d'homme», reculant sous la menace des balles, suivant les personnages à ras le sol, plus fascinée par la nature qu'obsédée à l'idée de magnifier les luttes armées.

Avec pareil parti pris, il n'est guère étonnant que Malick s'égaré parfois et nous à sa suite, privilégiant un chœur de voix discordantes à la limpidité d'une ligne narrative claire, nette, précise et idéologiquement correcte. Son impertinence et une profonde humanité font de son dernier film une victoire sur un genre trop souvent prévisible et l'œuvre d'un cinéaste qui ne devrait plus se taire pendant 20 ans. Cette bataille-là est loin d'être gagnée... ■

### *The Thin Red Line*

35 mm / coul. / 170 min / 1998 / fict. / États-Unis

**Réal. et scén.:** Terrence Malick

**Image:** John Toll

**Mus.:** Hans Zimmer

**Mont.:** Billy Weber, Leslie Jones et Saar Klein

**Prod.:** Robert Michael Geisler, John Roberdeau et Grant Hill

**Dist.:** Twentieth Century Fox

**Int.:** Sean Penn, Adrien Brody, Jim Caviezel, Ben Chaplin, George Clooney, John Cusack, Woody Harrelson, Elias Koteas, Nick Nolte, John C. Reilly